

18 - De l'inégalité...

Définir l'inégalité ?

J'ai d'abord cru, excuse-m'en Fabrice, que tu te fichais de moi...

Et puis je me suis rappelé mon cher papa, lequel parlait rarement au second degré :

« L'égalité ! L'égalité ! Tu la vois où dans la nature ? Tu voudrais faire mieux que Dieu ? ».

Je me suis rappelé nos interminables querelles, toutes fondées sur la réponse à ce questionnement basique. Et je me suis dit que oui, décidément, faire le distinguo entre *inégalité* et *différence* était loin d'être inopportun...

Mon père avait raison. L'égalité n'existe pas dans la nature, où tout n'est que différences.

L'inégalité non plus du reste. Tout au plus y trouve-t-on des hiérarchies, et qui s'établissent toujours - très empiriquement et très provisoirement - sur ce qu'on appelle en général la loi du plus fort, dite aussi *loi de la jungle*.

Car pour parler pertinemment d'égalité, ou d'inégalité, encore faut-il imaginer une *commune mesure* entre les différences, et qui permette de les évaluer les unes par rapport aux autres. Ce dont l'homme est seul capable jusqu'à preuve du contraire.

A tout le moins - car l'*humain* se mesure difficilement - ce que j'ai appelé dans mon courriel des *échelles de valeurs*.

Il n'existe pas, par exemple, d'indice façon Gini qui permettrait d'étalonner globalement nos états de santé : sauf aberration génétique décelable dès la gestation, il serait donc impropre de dire que nous naissons « de santés inégales ». Mais on peut tout de même, dès la naissance, faire des bilans, organe par organe, métabolisme par métabolisme, et déceler chez chacun ce qui s'écarte plus ou moins dangereusement de la norme, révèle ses forces et ses faiblesses, l'expose plus que d'autres à certaines maladies et lui interdit, sauf risque permanent, certaines activités professionnelles ou autres libertés de comportement offertes à ses congénères.

C'est cela que je me permets d'appeler faute de mieux une *inégalité naturelle*.

La santé n'est qu'un exemple.

Parler d'inégalité à propos de l'intelligence peut aussi passer pour abusif : quelle *mesure commune* saurait rendre compte, et en quelles justes proportions, de dispositions aussi différentes que l'aptitude à la logique pure, aux technologies, aux langues, ou à la créativité ? Reste qu'avant même l'introduction du problématique QI, le plus modeste instituteur s'aperçoit vite, *via* l'éventail des exercices scolaires, que certains disques durs sont moins performants que d'autres, que certains de ses élèves - tous contextes socioculturels confondus - s'avèrent plus lents, plus inconséquents, plus imperméables que d'autres à toute conceptualisation.

Même constat d'inégalité devant le fameux *courage*, cette énergie intérieure qui permettrait à l'enfant - paraît-il - de surmonter ses échecs. Et même difficulté à seulement *vouloir* le mesurer, ce courage, tant il est communément admis, par l'un de ces paradoxes dont l'inconscient collectif a le secret, que si l'individu manque totalement de volonté, c'est « *qu'il le veut bien* »...

Le pédagogue connaît le problème, lui qui a pour mission d'*armer* les nouvelles recrues pour la vie à venir.

Il fait comment, le pédagogue, face à ceux qui font ce qu'ils peuvent - mais peuvent peu - et ceux qui pourraient s'ils voulaient mais ne voudront jamais parce qu'incapables de vouloir, si incitative soit la carotte et menaçant le bâton ?

Soit il laisse tomber, jugeant plus utile d'*armer* toujours plus les plus doués et les plus vaillants : tendance *de droite*, dirons-nous par goût du clivage, même s'il vote PS par tradition syndicale.

Soit il leur consacre d'autant plus de soins et d'attention, au risque évident de ralentir les autres : tendance *de gauche*, même si c'est par humanisme chrétien...

Soit encore il est surdoué, surmotivé, exercé au grand écart, capable d'ubiquité, accessoirement de miracles, et en charge d'une classe expérimentale à effectifs réduits...

Alors peut-être parviendra-t-il à tirer tout le monde *vers le haut* sans résorber, certes, les inégalités *de nature*, mais sans trop les creuser non plus.

A condition d'oublier qu'à la maison, pendant ce temps, les uns auront bénéficié de cours de soutien payés le prix qu'il faut, et les autres vaqué à coups d'engueulades aux tâches de la ferme...

Et puis vient la *vraie* vie.

Cette vraie vie libérale de compétitions tous azimuts où la paix, pour reprendre le mot de Churchill (Clausewitz peut-être...) s'avère vite une *prolongation de la guerre par d'autres moyens*.

Cette vraie vie où, sur la foi d'une hypothétique égalité des chances qu'aucune école n'autorisera jamais, fût-elle *de guerre*, chacun se trouve propulsé plus ou moins *armé* dans la bataille.

Pas vraiment une bataille rangée, d'ailleurs, à l'ancienne, où les camps seraient clairement alignés. Non. Plutôt confuse, enfumée, indécise, interminable, la bataille... Une sorte de Waterloo vécu par Fabrice (pas toi, celui de la *Chartreuse*...), la pensée *vers le haut* et les pieds *dans la boue*, où on ne sait plus trop qui est qui ni qui fait quoi, privilégié ou floué, exploiteur ou exploité, du côté des vainqueurs ou du côté des vaincus.

C'est qu'il est loin, le temps de feu la lutte des classes où chacun arborait sa bannière, maîtres contre esclaves, seigneurs contre manants, prolétaires contre capitalistes à gros cigares, aussi repérables que les bons et les méchants dans un film d'Eisenstein.

C'est bien vrai qu'on a progressé...

De batailles indécises en désastres collectifs, de pactes en traités, de lois en exceptions, de compromis en compromissions, d'alliances en restructurations, d'accords par branches en conventions par entreprises, à mesure que se diversifient les activités humaines et qu'on change de concurrents aussi souvent que d'employeurs, qui saurait désormais distinguer avec certitude l'allié de l'adversaire, la légitimité de l'abus, l'avantage de la compensation, l'encouragement de l'assistanat, et le *vrai* privilégié du *vrai* laissé pour compte ?

Sauf que la guerre continue et qu'il faut bien se battre, on nous le répète : c'est la vie.

Et s'il faut se battre pour gagner sa vie, c'est bien qu'il existe une adversité. Qui diable l'incarne dans cette confusion ? Qui donc est l'*Autre*, qui nous empêche indéfiniment de gagner la bataille et d'y gagner toujours plus ? Cet *Autre* qui *en profite*...

Le juif ? le basané ? l'étranger ? le fonctionnaire ? le franc-maçon ? le technocrate de Bruxelles ? l'intello ? le fainéant ? le gréviste ? le petit jeune qui s'en fout ou le vieux con en fin de carrière qui déconnecte et qui coûte cher ?...

Mouloud, Wachowiak, ou Dupont-Lajoie ?...

Tu te demandes comment appréhender l'inégalité ? à quoi elle se repère ? où elle commence ? où elle finit ?... Tu m'étonnes !

Comment prétendre définir la moindre *commune mesure*, voire la moindre *commune échelle de valeurs* qui permettrait le simple usage des mots *égalité* et *inégalité*, a fortiori *justice* et *injustice*, là où il serait autant de statuts et de *traitements sociaux* que d'individus ?

Là où en somme tout ne serait plus que *différences*, comme dans la nature.

Comme dans la jungle...

Et pourtant si.

Dans la fumée de la bataille, on l'aurait presque oublié ! C'est le privilège du vétéran, de pouvoir prendre du recul...

Il existe bel et bien une *commune mesure sociale* en laquelle toutes les autres sont convertibles. La seule à être aussi traçable qu'universelle. Une commune mesure permettant à chacun, s'il le souhaite, de s'estimer relativement à son voisin et par laquelle la société toute entière lui exprime on ne peut plus clairement ce qu'il *pèse* à ses yeux :

L'argent.

Revenus et patrimoines confondus.

Revenus et patrimoines qui témoignent donc aujourd'hui d'écarts (je n'ose pas dire d'écartements...) si manifestement obscènes à l'humaniste chrétien qu'il préfère détourner les yeux.

Est-ce que la notion d'*inégalité*, cette fois, te devient plus claire ?